

La Commune

La Volupté de l'Honneur

(Il piacere dell'onestà)

*de Luigi Pirandello mis en
scène par Marie-José Malis*

avec

**Pascal Batigne, Juan Antonio Crespillo,
Sylvia Etcheto, Olivier Horeau,
Victor Ponomarev...**

CRÉATION OCTOBRE 2015
LA COMMUNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
D'AUBERVILLIERS

TOURNÉE 2016
Contacts diffusion
Anne Pollock +33 (01) 48 33 35 41
a.pollock@lacomme-aubervilliers.fr
Sophie Gorin +33 (01) 48 33 94 12
s.gorin@lacomme-aubervilliers.fr

Aubervilliers

La volupté de l'honneur ***Il Piacere dell'onestà***

de **Luigi Pirandello**
traduction **Ginette Herry**,
sous le titre : *Le Plaisir d'être honnête*
L'avant-scène théâtre n°1318

scénographie **Marie-José Malis**,
Jean-Antoine Telasco, **Adrien Marès**
création lumière **Jessy Ducatillon**
création son **Patrick Jammes**
création costumes **Zig et Zag**

avec **Pascal Batigne**, **Juan Antonio Crespillo**,
Sylvia Etcheto, **Olivier Horeau**,
Victor Ponomarev... (distribution en cours)

coproduction Comédie de Genève,
La Commune centre dramatique national
d'Aubervilliers

une première version de ce texte a été créée en
2012 à La Comédie de Genève par Marie-José
Malis sous le titre *Le Plaisir d'être honnête*.
Elle en propose ici une nouvelle version.

CRÉATION OCTOBRE 2015
LA COMMUNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
D'AUBERVILLIERS

TOURNÉE 2016 -2017
Contacts diffusion
Anne Pollock +33 (01) 48 33 35 41
a.pollock@lacommune-aubervilliers.fr
Sophie Gorin +33 (01) 48 33 94 12
s.gorin@lacommune-aubervilliers.fr

Résumé

Pirandello a écrit *Le Plaisir d'être honnête* dans la foulée de *Chacun sa vérité*, et selon toute vraisemblance avant l'ouverture de la saison 1917-1918. La pièce fut créée à Turin, au Teatro Carignano, par la troupe de Ruggero Ruggeri. En France, ce fut la première pièce de Pirandello portée à la scène, par Charles Dullin, en 1922, sous le titre *La Volupté de l'honneur*.

Agata Renni est enceinte d'un homme marié. Son amant Fabio et sa mère Maddalena, incapables d'affronter le déshonneur de la situation, décident de faire appel à un inconnu qui sauverait les apparences en l'épousant. Angelo Baldovino accepte de jouer la comédie, et endosse les rôles de mari et de père. Mais, il prévient son monde : la comédie n'est pas une plaisanterie. S'il s'agit de sauver les apparences de l'honnêteté, l'honnêteté a sa logique, qu'il incarnera et fera régner jusque dans ses plus extrêmes conséquences. Pour l'amant et la mère, cela se transforme très vite en système de vexations. Il faut donc se débarrasser du gêneur... *La Volupté de l'Honneur* est l'histoire d'un homme qui cherche à se modifier et à transformer le monde en jouant la vertu. Une mascarade qui se révèle libératrice, pour tous, de gré ou de force.

Entretien avec Marie-José Malis

C'est un texte d'Alain Badiou qui vous a menée à Pirandello ?

En effet, un texte qui figure dans l'essai intitulé *Le Siècle*. Et je trouve significative cette circonstance où la philosophie a mené au théâtre. Car pour moi, un des enjeux contemporains du théâtre est de rappeler qu'il est lié à la pensée. Si le théâtre fabrique du sensible, c'est en passant par la mise en jeu d'un problème. Un problème dont l'enjeu est qu'on puisse le penser, pas seulement en subir les mauvaises formulations.

Dans *Le Plaisir d'être honnête*, les personnages organisent une comédie des apparences. Comment expliquez-vous cette fascination de Pirandello pour les jeux de la réalité et de la fiction ?

J'en inverse l'interprétation traditionnelle. D'habitude, on dit que le masque empêche d'accéder à l'être vrai. Aujourd'hui, cela nourrit quelques-unes des pensées dominantes. D'un côté l'appel à une authenticité première. D'un autre, le nihilisme qui dit que nous n'aurons jamais accès à cette authenticité car l'homme est fondamentalement méchant. Je redoute cela chez autrui et en moi : c'est le langage de la peur ou des intérêts. Je pense que la modernité a fait une découverte bien plus courageuse : l'Homme est un projet, et il n'y a pas de civilisation qui ne soit pas une construction. Chez Pirandello, il n'y a pas autre chose que le masque et la fiction. Rien derrière.

C'est une idée qui peut faire peur...

L'angoisse chez Pirandello est toujours la chose à traverser. Prenons la pièce. Comment penser qu'on peut rejoindre l'honnêteté en jouant un rôle ? Comment ne pas y voir un artifice suspect ? Un artifice qui aurait pour but la jouissance à tyranniser les autres au nom d'un principe. Et donc la pièce ressasserait la catastrophe des entreprises politiques liées la vertu. Les sociétés bâties sur un principe seraient totalitaires, les révolutionnaires, pervers etc. Or Pirandello nous dit :

1/ qu'on ne peut pas échapper à cette difficulté. Réussir une humanité véritable est une tâche difficile !

2/ qu'on ne peut accéder au vrai qu'en s'arrachant au monde. Que cela est violent, « inhumain », car l'homme est toujours travaillé par l'excès ou par le vide.

3/ qu'on peut réussir.

De cette réussite, la fiction est un des outils. On doit se donner des buts imaginaires, rêver les organisations humaines. En organiser la discipline comme l'acteur obéit au masque. C'est une pensée très importante pour la jeunesse, car avec des auteurs comme Pirandello, elle n'est pas vouée à l'impuissance. Elle comprend qu'elle doit renouer avec la construction et la discipline.

Comment envisagez-vous l'exercice de la mise en scène aujourd'hui ?

Comme l'exercice d'un choix. J'ai pour adversaire l'idée que le metteur en scène doit organiser le maintien de toutes les opinions contradictoires sur un texte. Je crois que le théâtre doit nous donner l'intuition du possible. Bien des choses dans le monde sont dites impossibles. La tâche humaine est de prouver qu'elles sont pourtant possibles. Je choisis donc les textes qui sont du côté de l'affirmation. Je choisis de les lire ainsi. Je choisis de dire que Pirandello n'est pas le maître de l'ambiguïté mais qu'il est celui qui en organise le dépassement et prouve un accès au vrai. Cela n'est pas facile. Il ne s'agit pas d'un théâtre à messages. Cela passe par le long chemin incarné d'un problème. Le théâtre est le lieu où, par les acteurs, ce problème se formule, réorganise le monde et la position des sujets face à lui... Le théâtre est autant menacé que la pensée et la politique. Mettre en scène, c'est aussi pour moi rappeler que le théâtre est un lieu pour la pensée, un lieu très particulier pour elle, car la pensée s'examine pour la vie qu'elle fabrique, le bonheur qu'elle libère ou empêche. D'où la sensualité, le dramatisme profond du théâtre de la pensée. Et rappeler qu'il est un laboratoire pour la politique. Je voudrais que le public lève les yeux vers les lustres de son théâtre et qu'il se dise que ce lieu est un des rares espaces publics constituant qui lui restent. Lieu public fondamental, formateur non de contenus mais d'éthos, de manière de conduire sa vie et celle du groupe humain. Lieu où l'imagination, le rêve, la haute parole, ne sont pas à côté de la vie, mais sont la chose même de la vie, qui la produit. Qu'il lève les yeux vers son lustre et comprenne qu'il n'y a rien de plus concret et de plus hautement vécu que la fiction, le logos, examinés à la lumière commune et splendide d'une salle, car c'est avec les mots, les pensées, les rêves, que nous agissons ensuite.

propos recueillis par Hinde Kaddour

Note d'intention

Voilà ce que j'aime dans l'exercice de la mise en scène aujourd'hui, il faut décider : verser les textes soit du côté du pessimisme ou du faux humanisme ambiant, soit du côté de la construction politique et de l'invention des formes de notre nouveau courage.

Pirandello, en France particulièrement, est mis d'habitude du côté du relativisme. Et je dis, avec d'autres, qu'il est le contraire. Qu'il est du côté de la plus exacte lutte pour penser encore les conditions du sublime et d'un possible, contre le renoncement.

Dans *Le Plaisir d'être honnête*, un homme, un déclassé, est requis par des nobles, obsédés par leur réputation, afin de jouer le rôle d'un mari de façade. Or, contre toute attente, le rôle à jouer fabrique un homme nouveau, la fiction cynique produit l'assomption d'une vérité. On découvre que la vertu - au sens que lui donnaient nos pères en politique - pourrait bien n'être qu'une discipline, une construction qu'on décide et qu'on sert fidèlement.

Pirandello avait une intuition - celle de son temps et celle de la modernité - qu'il serait bon que nous ré-interroguions : il est possible que l'humanité soit une construction sans garantie, sans dieu, sans justification ni direction assurée. Et malgré l'angoisse qui en découle, cela pourrait être une bonne nouvelle. L'homme ne serait que les masques qu'il se donne. Mais il peut les choisir, ces masques, et vivre sous la discipline de ce choix.

C'est ainsi que je m'explique cette fascination de Pirandello pour les jeux de la réalité et de l'illusion. Non pas comme une sentence sur la toute puissance du faux, mais comme une méditation sur le vrai. Un vrai dont il faut saluer qu'il dépende du désir des hommes, et de leur capacité à choisir les fictions qui les formeront à leur matière.

Le théâtre de Pirandello dirait ainsi, contre le néant des ambiguïtés, une tâche des hommes et déclarerait la possibilité même de la politique. Le théâtre devient alors une fabrique où se traverse le risque du pire et où s'exauce l'arrivée d'une décision de dignité. Il est à cet égard le laboratoire de la liberté des hommes.

Le moment revient où nous devons assumer que mettre en scène des textes, ceux de la modernité entre autres, c'est opérer un choix de lecture. Non pas seulement une interprétation singulière, mais une décision à vue, une imitation de ce que signifie organiser la décision du possible, dans ce temps de l'histoire.

Marie-José Malis

Luigi Pirandello

Poète, nouvelliste, essayiste et romancier, Luigi Pirandello n'est venu au théâtre qu'une fois passé la cinquantaine, et toujours sur le mode de la parenthèse : « Je ne suis pas un dramaturge, mais un narrateur. » Une parenthèse qui fut l'occasion d'une quarantaine de pièces, et d'un prix Nobel de littérature en décembre 1934, « pour son renouvellement hardi et ingénieux de l'art du drame et de la scène. »

Luigi Pirandello est né le 28 juin 1867 à Agrigente en Sicile, pendant une épidémie de choléra. Il adore sa mère mais entretient des relations tumultueuses avec son père. Placé au collège technique, il lui fait croire qu'il a échoué aux examens, suit des cours de latin, et entreprend des études en littérature classique. Il publie sa première nouvelle, *Cahute*, à l'âge de dix-sept ans. Il écrira des nouvelles tout au long de sa vie. En 1889, il part pour l'université de Bonn, où il obtiendra le titre de docteur en philosophie et lettres.

Puis il rentre en Italie et épouse Maria Antonietta Portulano. Le couple s'installe à Rome où Pirandello enseigne la stylistique à l'Institut Superiore di Magistero, une école normale pour jeunes filles, desquelles la jeune épouse est maladivement jalouse. La jalousie infondée se transforme progressivement en vraie folie. Mais Pirandello refuse de la faire interner et elle restera au foyer familial pendant 17 ans.

En 1903, un éboulement provoque la destruction de l'entreprise de son père, une mine de soufre. Pirandello est ruiné. Il travaille alors sans relâche, et ses écrits lui assurent une certaine sécurité matérielle. Il publie un essai sur *L'Humour* en 1908. Deux ans plus tard, *L'Étau* et *Figues de Sicile*, sont pour la première fois portées à la scène au Teatro Metastasio de Rome.

En 1915, l'Italie entre en guerre. Les fils de l'écrivain partent au front ; l'un d'eux est fait prisonnier. La même année, Maria Antonietta accuse son mari d'inceste : leur fille Lietta, qui a fait une tentative de suicide, est confiée à la sœur de Pirandello. Maria Antonietta est internée en 1919.

Après un échec à Rome en 1920, *Six personnages en quête d'auteur* triomphe en septembre 1921 à Milan et à New York. En 1922 *Henri IV* est un succès. À Paris, cette année-là, Charles Dullin met en scène *La Volupté de l'honneur* et Georges Pitoëff, en 1923, *Six Personnages en quête d'auteur*.

En 1924, Pirandello adhère au fascisme et rencontre Mussolini. Avec son appui, il fonde en 1925, le Teatro d'arte di Roma. Il devient directeur de théâtre et metteur en scène. Il engage Marta Abba, une jeune comédienne pour laquelle il éprouve un amour impossible. Il publie la même année son dernier roman *Un, personne et cent mille*. L'expérience du Teatro d'arte di Roma prend fin au bout de trois ans. L'écrivain quitte l'Italie pour Berlin puis Paris.

Pirandello meurt d'une pneumonie en 1936, à Rome, deux ans après avoir reçu son prix Nobel, et alors qu'il préparait l'adaptation cinématographique de *Feu Mattia Pascal*.

Œuvres pour le théâtre

L'Étau, *Cédrats de Sicile* (1910), *Le Devoir du médecin* (1913), *La Raison des autres* (1915), *Méfie-toi*, *Giacomin*, *Liola* (1916), *Chacun sa vérité*, *Les Grelots du fou*, *La Jarre*, *Le Plaisir d'être honnête* (1917), *Mais c'était pour rire*, *Le Jeu des rôles* (1918), *La Greffe*, *Le Brevet*, *L'Homme*, *La Bête et la vertu* (1919), *Tout pour le mieux*, *Comme avant, mieux qu'avant*, *Cécé*, *Ève et Line* (1920), *Six Personnages en quête d'auteur* (1921), *Henri IV*, *À la sortie*, *L'Imbécile*, *Vêtir ceux qui sont nus* (1922), *La Fleur à la bouche*, *La Vie que je t'ai donnée*, *L'Autre Fils* (1923), *Comme ci ou comme ça* (1924), *L'Offrande au seigneur du navire* (1925), *Diane et Tuda*, *L'Amie des femmes*, *Bellavita* (1927), *La Nouvelle colonie* (1928), *Ou d'un seul ou d'aucun*, *Lazare* (1929), *Comme tu me veux*, *Ce soir, on improvise* (1930), *Je rêvais peut-être* (1931), *Se trouver* (1932), *Quand on est quelqu'un* (1933), *La Fable de l'enfant échangé* (1934), *On ne sait comment* (1935), *Les Géants de la montagne* (1937)